

ABONNEMENT

LE CANADA

Journal Quotidien du Soir.

Un An en Ville \$ 4.00

Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Rédaction.

LA VALLÉE DE L'OTTAWA

Edition Hebdomadaire du Journal

LE CANADA

ABONNEMENT

Un An en Ville \$ 8.00

Un An par la Poste . . . 1.00

12ème. ANNEE No 108

OTTAWA, LUNDI 1 JUIN 1931

LE NUMERO 2 CENTS

Le Roman Romanesque MODERNE

La plupart des jeunes gens qui s'efforcent de devenir célèbres, en transmettant au public leur pensée écrite ont reçu, au cours des dernières semaines, la visite d'un reporter alerte et questionneur, délégué par un journal de Paris pour prendre leur avis sur la littérature contemporaine.

Ils ont répondu de telle façon, que le public, excité peut-être à lire leurs œuvres, ne l'est aucunement à connaître leurs personnes : car, au travers des entrevues que l'on nous raconte, ils apparaissent comme d'assez maussades compagnons. La faculté d'admiration pour les aînés leur manque, en même temps que l'indulgence pour les camarades ; ils témoignent d'ail leurs, d'une extrême combativité vis-à-vis de quiconque vient derrière eux : ces jeunes ont des jeunes, déjà, qui les effraient et les irritent. De sorte que l'enquête aura plutôt mis en lumière des caractères que des talents, mais sans plus profiter aux uns qu'aux autres. Elle aura du moins servi à démontrer que le désarroi et la discorde sont au camp de la jeunesse littéraire.

Pour la poésie lyrique comme pour le théâtre, c'est la déroute. Les augures les plus avisés avaient n'y rien entendre et se contentent d'écouter l'avenir. Seul, le Roman s'enorgueillit du succès persistant de deux ou trois écoles : mais, en y regardant de près, on constate que ces écoles se réduisent à leurs chefs : s'ils lâchaient la hampe, le drapeau tomberait par terre et ne serait pas ramassé. Supposez Zola, Bourget, Maupassant et Loti dinant ensemble dans une maison et que la mai on brûle, — observait récemment un humoriste — il n'y a plus de roman français. De fait, ces maîtres n'ont proprement point d'élèves. Leur talent semble avoir suffi à développer, j'allais dire à épuiser leur formule.

Pourtant leur énorme clientèle, après eux, ne cessera pas d'avoir le besoin des lectures. On ira-t-elle ? Quittera-t-elle le livre pour le journal, le roman pour le conte grivais, comme la clientèle des théâtres, peu à peu désemparée, s'en est allée aux cafés-concerts ? Djà, pour le retenir il ne suffirait plus, sans doute, de signes continuateurs aux maîtres d'à présent. Lasse de fouler toujours les mêmes routes, elle en souhaite de nouvelles, ou du moins, d'anciennes tellement oubliées et désertes qu'elles lui semblent nouvelles.

Ces nouvelles routes, encore indiscernables pour la littérature poétique et pour le théâtre, il me semble qu'on peut les entrevoir pour le Roman.

Elles le ramèneront au Romanesque, sinon dans l'affabulation, qui importe peu, au moins dans l'expression de la vie sentimentale.

Qu'on m'entende bien. Je ne prétends pas que le goût public va rebrousser chemin ju qu'à l'œuvre de George Sand, encore que j'aime cette œuvre singulièrement.

Je veux dire que l'état d'esprit, quasi universel lorsque cette œuvre fut publiée et gâtée, l'état d'esprit qui satisfaisait des livres tels qu'*Indiana* et *Maupassant*, n'est pas un accident d'époque. Pendant une certaine période littéraire, le haut talent peut s'y montrer indifférent ; le roman antiromanesque né de la philosophie positiviste peut être aujourd'hui et de puis longtemps représenté par les plus brillants des romanciers. Mais le besoin d'une expression romanesque de la vie n'en demeure pas moins dans la foule lisante ; il est une des catégories de la conscience et de l'esprit humain ; il subsiste l'humanité avec ses rêves, ses émotions passionnelles, ses espérances indéterminées.

La puérilité des écoles antiromanesques, c'est de nier l'existence de cette région de l'âme où se reflètent, si naturellement les imagina-

ions de l'écrivain de Nohant. On ne veut pas voir que le romanesque n'est qu'un mode de vision du réel, au même état que le mode de positif. Si je ne craignais de surcharger une simple chronique en y glissant des termes de géométrie je dirais que le roman-romanesque sont deux expressions de la même réalité, distantes chacune de cette réalité par des écarts infiniment petits, mais l'une un peu au delà, l'autre un peu en deçà. Double expression que ne rencontre pas seulement le romancier, mais aussi l'historien. Il existe une histoire en avant et une en arrière du réel ; elles ne sont ni plus ni moins vraies l'une que l'autre. Racontée par Michelet, racontée par Taine, quelle est la vraie Révolution ? Quelques-uns jugeront que ce n'est pas la seconde.

Le romanesque littéraire n'est donc pas une tendance passagère de l'écrivain ou du public, c'est l'une des orientations sous lesquelles on peut, éternellement, envisager la réalité. Il y a un romanesque moderne, moderne autant que du Gyp, un romanesque de 1891 et celui de 1840 ne vont pas démoder et hors d'usage, parce qu'il est romanesque, mais parce qu'il a cinquante années de date. Ainsi surprendront la génération qui nous suit, et les symbolistes de mesure d'Emile Zola, et certaines préoccupations de notation élégante chez Paul Bourget. La vision naturaliste, la vision psychologique des faits ambiants auront elles, pour cela disparues de l'œil humain ?

Dépourvues des accidents temporaires qui trompent ou qui dévient l'observation des contemporains, la vie passionnelle de l'humanité est en somme interchangeable, elle se recommence imperturbable par lesquels la littérature s'efforce de la représenter. Au temps où le naturalisme était le plus arrogant et le plus triomphant, des amants cependant rêvaient aux étoiles, accoudés sur le balcon d'Indiana ; la barque lamartinienne en portait d'autres sur les lacs que les poètes eux-mêmes ne fréquentaient plus. Le jour où Mme Morand dégrafaient trois fois son fameux corset de satin noir, pour son mari et pour ses deux amants, d'autres cœurs de femmes s'exaltaient dans la fidélité douloureuse, dans la tendresse désintéressée, dans la poésie du sacrifice. Seulement l'obstruction d'une doctrine empêchait le romancier d'apercevoir les amants rêveurs et les douces sacrifiées.

Or, voici que cette doctrine s'abolit car la philosophie d'où elle est née — celle de M. Taine — mère de l'école naturaliste comme de l'école psychologique, est déjà tombée en un discrédit profond, parmi la jeunesse contemporaine. Je parle de la jeunesse qui pense et qui cherche, qui a le droit de juger et de choisir ses maîtres, — la jeunesse scientifique que je connais bien, ayant vécu cinq années de sa vie. Celle-ci s'est aperçue que la doctrine positiviste reposait, comme les autres, sur un postulat de métaphysique : qu'elle laissait systématiquement, sans réponse les plus cruels problèmes de la vie sentimentale ; qu'elle n'était guère, enfin, qu'un cours de physiologie et d'ethnologie sans précision, à l'usage des gens du monde et des critiques d'art. Inquiète, désenchantée du réel qui ne livre point son secret, incroyante aux démonstrations, la jeunesse contemporaine demande à l'avenir en même temps qu'une philosophie mieux informée de ses aspirations, une littérature moins dédaigneuse des reflets.

Ainsi, l'absence d'héritiers légitimes aux chefs d'écoles actuelles de Roman, non moins que la décrépitude de l'école philosophique d'où ils procèdent, font croire à l'avènement prochain d'un Romanesque moderne, qui fournira enfin des formules de vie, des réponses intuitives aux questions amassées depuis vingt ans.

Une autre raison encore me porte à juger cette réforme imminente : je supplie le lecteur d'y réfléchir, même après qu'il aura souri de sa simplicité. C'est que le roman

romanesque est le seul qui puisse donner actuellement la sensation du nouveau. Une anecdote expliquera ma pensée.

« C'était chez Emile Zola, voilà quelques mois. Un livre de Paul Bourget venait de paraître : on le discutait. Et naturellement, les jeunes gens qui entouraient Zola disaient que Bourget n'avait pas de talent.

— Pas de talent ! pas de talent !... C'est facile à dire, s'écria l'auteur de *L'Argent*. Blaguez Bourget, mes enfants : n'empêchez qu'il y avait une chaise vide dans le roman contemporain : Bourget a eu le talent de s'y asseoir. C'est quelque chose.

« En bien ! ma conviction est que dans le roman contemporain, il y a encore une chaise inoccupée : non pas celle du roman psychologique, mais celle du roman romanesque. La difficulté, c'est de s'y asseoir assez légèrement pour ne pas la casser.

MARCEL PRÉVOST

Le socialisme d'état en Australie

Si nous voulons nous faire une idée de l'avenir qui nous attend, n'allons pas aux Etats Unis, faisons plutôt un voyage en Australie. L'expérience a donné raison à Montesquieu et a condamné les doctrines d'Augustin Thierry, le sol et le climat exercent plus d'influence sur le développement des sociétés humaines que les prédispositions héréditaires du sang et de la race. L'Anglo-Saxon transporté de l'autre côté de l'Atlantique a retrouvé la température maussade de la mère-patrie et ne s'est presque pas modifié. L'Anglais devenu Yankee n'a guère fait que changer de nom. Au fond, il est resté égoïste, jaloux de sa liberté individuelle, énergique, laborieux, âpre au gain. Aussi, la démocratie américaine a-t-elle promptement tourné au culte du dieu Dollar. Les luttes électorales n'ont plus été que des batailles où les milliardaires, divisés en deux fractions rivales sous les drapeaux de la protection et du libre-échange, ont fourni les munitions.

Bien différente a été la destinée des colons d'Australie. Dans un article récemment publié par le *Century Magazine*, M. George Parkin a mis en lumière la transformation complète qu'a subie l'enfant d'Albion sous le ciel clement de l'hémisphère sud. John Bull métamorphosé en l'azzarone de l'Océanie est devenu indolent, prodigue, socialiste et fainéant.

PRÉPONDERANCE DES VILLES

Près de la moitié des habitants de la colonie de Victoria vivant à Melbourne et Sydney représente un peu plus du tiers de la population de la Nouvelle-Galles du Sud. Ces villes, trop grandes pour les Etats dont elles sont les capitales, exercent sur le reste du pays une autorité illimitée.

La dictature que Rome faisait peser sur ses sujets et Athènes sur ses alliés revêt sous une forme nouvelle dans l'autre hémisphère. Les attributions qui dans les autres pays d'origine anglo-saxonne, ont été abandonnées à la province ou à la municipalité et souvent même à des commissions spéciales, appartiennent au gouvernement central de chacune des grandes colonies australiennes.

L'Etat, dont l'omnipotence ne connaît plus de bornes de vi-nt une sorte de délégué de la Province. Pour jouer ce rôle, il est obligé d'emprunter à jet continu. Il ne se contente pas de bâtir des écoles, de créer des universités, d'ouvrir des bibliothèques. C'est lui seul qui construit le chemin de fer et se charge de les exploiter à perte, c'est encore lui qui contribue à l'embellissement des jardins publics dont les métropoles australiennes sont si fières.

S'agit-il de procurer du travail aux ouvriers inoccupés c'est le gouvernement qui remplit cette mission et fait voyager à ses frais les travailleurs à la recherche d'un emploi. Une grève éclate et elle dans les docks de la Tamise, des comités s'organisent sous le bienveillant patronage des autorités pour venir en aide aux ennemis du capital.

Au dire du *Century Magazine*, les doctrines socialistes ont si profondément pénétré dans les mœurs de l'Australie que les millionnaires de Melbourne et de Sydney ont fourni une large part des subsides envoyés aux grévistes de Londres.

LE PARADIS DES VAGABONDS

Dans un pays où le blé et la viande ne coûtent presque rien et où une cabane recouverte d'écorce suffit pour assurer à un homme un domicile confortable, le travail est un luxe exclusivement destiné à subvenir aux superfluités de la vie.

On rencontre dans les campagnes, dit le *Century Magazine*, un grand nombre de vagabonds qui vont de ferme en ferme sous prétexte de demander du travail. Les "sous le soleil" — c'est le nom que leur donnent les solons — sont considérés comme un des éléments nécessaires de la société australienne et jouissent de droits que ne leur seraient accordés dans aucune autre partie du globe.

Malheur au propriétaire qui se permettrait de refuser à l'un de ces prétendus ouvriers sans emploi un repas et un asile pour passer la nuit. Un incendie allumé dans le grenier ou les dépendances de la maison de campagne apprendrait bien vite au colon peu hospitalier combien il est en dette de reconnaissance envers les vagabonds qui ne se soustraient aux usages du pays. Nous devons d'ailleurs reconnaître que la crainte d'un semblable danger n'est en général nullement nécessaire pour extorquer une aumône à un Australien arrivé à la fortune.

Le chef d'une exploitation agricole prospère ne regarde pas un mendiant comme un ennemi. Il éprouve en même temps les sentiments que manifeste un joueur heureux envers un partenaire maltraité par un caprice du sort.

La philanthropie australienne repose sur le principe qu'un vagabond n'est autre chose qu'un millionnaire manqué. Ce malheureux qui va de ferme en ferme solliciter humblement une petite pièce blanche de soixante centimes aurait un palais dans Melbourne s'il avait trouvé la pépée d'or ramassée par un de ses compagnons de route ou s'il n'avait pas eu la fâcheuse inspiration de s'établir dans un district où pas un brin d'herbe ne devait échapper à la dent des lapins. Dans les pays neufs, les caprices du hasard exercent bien plus d'influence sur la répartition de la richesse que dans les pays avancés en civilisation.

Aussi que de ménagements pour assurer le bien-être et ne pas froisser l'amour propre de ce joueur qui a perdu la partie !

Les *workhouses*, dit M. Parkin, n'existent pas en Australie, ils sont remplacés par des "asiles bienveillants". L'enthousiasme employé pour désigner des établissements de charité publique indique l'esprit qui préside à cette institution.

Au lieu d'exiger des vagabonds plusieurs heures d'un travail en général peu récréatif, en échange d'une hospitalité peu confortable, les Australiens, plus généreux que les Anglais, s'efforcent de rendre aussi douce que possible l'existence des pensionnaires de l'Etat.

Bien vêtus, bien nourris, les huit cents pauvres entretenus aux frais du gouvernement de Sydney fument leur pipe au soleil. En Angleterre ou en Amérique, l'administration supérieure des refuges de charité les expulserait presque tous, car ils sont, en général, suffisamment valides pour gagner leur vie.

La philanthropie australienne n'a pas moins de sollicitude pour le sexe faible que pour les prétendus ouvriers fatigués de parcourir la campagne à la recherche d'un emploi. Il existe à Sydney un second "asile bienveillant" où huit cents femmes de tout âge vivent aux dépens du budget de l'Etat.

Il convient d'ajouter qu'un certain nombre de cottages sont affectés aux ménages pauvres. Dans l'autre hémisphère, l'administration de l'Assistance publique ne peut souffrir que la misère oblige deux époux à se séparer. Au lieu de punir le mari dans un établissement et la femme dans un autre, la charité nationale offre aux ménages

sans ressources une coquette installation.

Malgré l'attrait que peuvent offrir les refuges officiels, le plus grand nombre des mendiants et des vagabonds des métropoles australiennes préfèrent dormir à la belle étoile, dans les jardins publics.

Il n'est pas de mendiant ni de vagabond qui ne soit fier d'avoir un droit de propriété sur ces admirables parcs où sont réunis les chefs-d'œuvre de la statuaire de tous les temps et les plus beaux arbres de tous les pays.

On compte par milliers les individus qui n'ont pas d'autre domicile. Après avoir résolu de la sorte le problème du logement à bon marché, ces philosophes pratiques qui ont renoncé à faire fortune, n'éprouvent pas plus de difficulté pour se procurer de la nourriture. Il leur suffit de tendre la main. En Australie la charité privée est plus inépuisable encore que la charité publique.

Dans ce pays privilégié entre tous, l'homme qui n'aime pas le travail n'a que l'embarras du choix : il peut se faire pauvre de l'Etat ou pauvre libre, ces deux professions la première surtout, procurent des moyens d'existence modestes mais assurés et ne sont nullement déconsidérées.

Un Anglais, récemment arrivé à Sydney, repoussait avec rudesse les sollicitations d'un mendiant valide et s'étonnait qu'un lieu de demander l'aumône il ne cherchât pas un emploi.

— Monsieur, répliqua le vagabond, je n'aime pas à prier le do.

Cette réponse paraît peu satisfaisante à un habitant de l'ancien monde, mais elle est péremptoire en Australie.

Comme on le voit, le sort que les colonies britanniques de l'hémisphère sud réservent aux vaincus de la vie ressemble à une idylle ; seulement il ne faut pas perdre de vue que cette idylle coûte cher à réaliser. Elle implique une population peu nombreuse vivant sur un pays neuf dont les richesses naturelles n'ont pas de limites et un gouvernement décidé à emprunter à perpétuité.

LES PÊCHERIES DE TERRE-NEUVE

Londres, 30 mai.— Lord Salisbury a annoncé vendredi soir, à la chambre des lords, que la France accepterait la suspension du vote de la loi Knutsford concernant l'île de Terre-Neuve. Malgré cette déclaration, on éprouve au Foreign Office un certain sentiment de malaise quant aux vues de M. Ribot, ministre des affaires étrangères de France, sur le déstement réel du gouvernement anglais par rapport à une mesure que Lord Salisbury s'engageait à faire voter.

Les partisans du ministère ne considèrent pas le différend de Terre-Neuve comme étant absolument arrangé, bien que les discussions à ce sujet entre le gouvernement impérial et la colonie aient pris une tournure plus facile.

Lord Salisbury a parlé de la situation avec hésitation. Il a déclaré que la chambre des communes était maintenant engagée à soutenir la législation à venir qui sera nécessaire pour garantir l'exécution des traités ; mais il ajoute qu'il devait parler avec réserve du résultat immédiat des mesures adoptées par la chambre des communes, vu qu'il ne savait pas comment le gouvernement français verrait les choses.

Londres, 30 mai.— Le *News* de samedi, en parlant du résultat du vote, à la chambre des communes, sur le projet de loi Knutsford concernant l'île de Terre-Neuve, prétend que ce vote est un grand triomphe pour l'opposition et ajoute : « Nous ne savons comment féliciter le gouvernement du tact qu'il a montré dans cette question. »

Le *Times*, de son côté, dit : « Nous bid nous la manière précipitée et passionnée avec laquelle on a tranché, à la dernière heure, une question si importante, bien que le gouvernement ne puisse pas en être tenu responsable. »

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe, etc.
Le Poudre CROST
A obtenu les plus hauts
prix aux Expositions de
Paris, 1889 et 1904.

TAPIS EPAIS DE BRUXELLES.

Nous avons justement reçu d'une grande manufacture anglaise un très-gros lot de Tapis Epais de Bruxelles avec ordre de les vendre au rabais pour le mois de juin et de charger la perte au compte de la fabrique.

Nous offrons ces Tapis en même temps que notre maison de Montréal aux prix suivants : 76c., 86c., 89c., 92c., 96c., 98c., \$1.00 et \$1.06 la verge.

Voyez nos vitrines.

THS. LIGGET

66 et 68 rue Sparks, 1884 rue Notre-Dame, OTTAWA, MONTREAL.

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES ! MEUBLES !

Nouveaux et a Grand Marche.

AMEUBLEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE A COU-
CHER DANS TOUS LES GENRES ET TOUS LES PRIX. ORE

Harris & Campbell.

OTTAWA, 30 mai.— Cette MANIERE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA, EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITE DES ARTICLES QU'ELLE VEND.

Dix pour Cent de Reduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks.

GRANDE REDUCTION

Sur toutes les
TAPISSERIES DOREES
PENDANT UN MOIS.

I. F. BELANGER,

159 Rue Bank, Téléphone No. 92.

Aux Constructeurs et Entrepreneurs

Nous manufacturons les toitures suivantes :
Toitures "Canada Plate" Toitures Métalliques, Toitures en Fer Galvanisé, Toitures en Cuivre.

Douglass & Haines

234 rue Wellington, Agents des célèbres fournaises "Superior Jewel"

CHARBON !

Les meilleures qualités de Charbon Bitumineux et Anthracite
Bien Criblé Et Tamisé,
O'Reilly & Honey, BLOC RUSSELL, Rue Spark.

HOTEL SAINT LOUIS

43-45 Rue YORK, OTTAWA.
Cet Hôtel situé au centre de la cité, a été repeint et aménagé tout en neuf.

ISRAEL MOREAU,

(Du Montreal House, rue Queen Ouest.)
PROPRIETAIRE.

La foule continue encore à acheter nos

Montres d'or et d'argent

A moitié prix. Voyez et jugez :
Une montre, or solide \$9.00
Une montre, argent solide . . . 5.00
Une montre Waltham doublée en or pour homme 12.25

A. & A. F. McMILLAN

BIJOUTIERS EN GROS ET EN DETAIL
98 RUE RIDEAU,
Pour Les Brûlures Douleurs Blessures Catarrhes Contusions Entorsements Maux d'Yeux Hémorroïdes Hémorrhagies